

que l'occasion de ce grand mouvement de séparation ; il était préparé depuis longtemps. A sa voix l'Allemagne sembla reconnaître son propre génie. Le vieil antagonisme de la race germanique contre la race latine se réveilla plus puissant que jamais. Les circonstances politiques favorisaient la contagion de la révolte. L'invention de l'imprimerie, la découverte d'un nouveau monde, la renaissance des lettres antiques avaient produit une effervescence générale. Depuis trois siècles les matériaux d'un incendie s'étaient lentement amassés ; il suffisait d'une étincelle pour tout embraser ; l'audace de Luther la fit jaillir.

L'irascible prédicant avait eu de nombreux précurseurs. C'est l'histoire de ces précurseurs de la réforme qu'a tracée d'une main ferme un historien italien, M. César Cantù, dont on peut dire que la réputation est européenne. Quoique son livre ait surtout pour objet de raconter quels furent les avant-coureurs du protestantisme en Italie, il est plein de curieux renseignements sur les causes qui devaient nécessairement amener une réforme, et sur les circonstances qui précipitèrent les événements et amenèrent, au lieu d'une réforme salutaire et graduelle, une subite et désastreuse révolution.

Deux sortes de personnes demandaient une réforme : les amis et les ennemis. Les uns la voulaient pour affermir l'autorité spirituelle, les autres la voulaient pour renverser l'autorité. Les uns blâmaient les abus avec indignation pour les corriger, les autres les exposaient avec moquerie pour y trouver un prétexte de secouer tout frein religieux.

Les papes, justement sévères envers ceux qui attaquaient la foi, laissaient toute liberté à ceux qui flagellaient les mauvaises mœurs. Ils étaient trop désireux d'une réforme générale pour ne pas favoriser tout ce qui pouvait les aider à l'accomplir. Le protestantisme, dont les suites ont été si funestes, produisit au moins un résultat heureux : il obligea aussitôt les catholiques à travailler énergiquement à cette réforme, que tout le monde réclamait et qu'on n'accomplissait qu'avec mollesse, parce qu'on se croyait sûr de l'avenir. Les décrets du concile de Latran, tenu sous Léon X, avait été pour ainsi dire une lettre morte ; les décrets du concile de Trente renouvelèrent la face de la chrétienté. L'Eglise manifesta une fois de plus sa vitalité divine. Ni les railleries d'Erasmus, ni les épîtres d'Ulrich de Hutten, ni les violentes diatribes de Luther n'ébranlèrent le roc immuable sur lequel est assise la Papauté. Pendant que les protestants, divisés en sectes ennemies, traitaient la foi, la morale, l'Écriture, comme ils avaient traité le Pape, l'Eglise catholique faisait briller à tous les yeux le double miracle de son unité et de sa perpétuité. Elle prouvait sa sainteté et sa fécondité incépisable en donnant au monde des réformateurs véritables : S. Charles Borromée, S. Philippe de Néri, S. François de Sales, S. Vincent de Paul et tant d'autres.

A. MARC.